

Portrait d'un roi au grand cœur,



Baudouin de Belgique

ÉDITIONS LE SOLEIL DE MINUIT

Ode pour un Roi défunt...

*Tout un peuple te pleure,
Toi le roi au grand cœur,
Né d'une Fée et d'un Prince Charmant
Une jolie fée que tu appelais maman...*

*Un cruel caprice du destin
A fait de toi un orphelin,
Tu as grandi loin de ses caresses,
Privé de sa pieuse tendresse...*

*Puis un jour tu es devenu roi,
Tu as su donner ton sourire, ta foi,
Tu es devenu le roi Baudouin
Pour régner sur les tiens...*

*Tu as aimé ceux qui t'acclamaient
Tu as respecté ceux qui pleuraient
Malgré ta jeunesse,
Malgré ta tristesse...*

*Mais est-ce une fée qui veillait,
Guidant vers toi une douce fiancée ?
Elle a pris ta main, a suivi tes pas,
Celle qui s'appelait Fabiola...*

*Aujourd'hui elle pleure aussi
L'épouse fidèle qui fut ton amie
Attendant l'heure de te revoir,
Toi désormais auréolé de gloire...*

*Nul ne t'oubliera, Baudouin,
Toi le pur souverain,
Le petit prince orphelin...*

Farilda Houthoof, née Van Wymeelbeck

I

Une créature de Bonheur et un Prince Charmant

" C'était une créature de bonheur, faite pour connaître le bonheur et le dispenser autour d'elle, et chacun de ses gestes était comme une offrande..."

Voici ce qu'écrivit un chroniqueur le jour béni où la princesse Astrid de Suède apparut aux yeux de la population d'Anvers, avançant de son pas léger sur la passerelle reliant le Fylgia à la terre ferme. C'était un moment solennel de sa jeune existence, le bateau qui l'avait emportée loin de son pays natal représentait encore un peu de sa Patrie et le quai assailli par la foule symbolisait le sol belge, une parcelle du royaume sur lequel elle serait appelée à régner...

Celui qui l'attendait d'un cœur follement épris, le séduisant prince Léopold, ne put alors contenir son impatience et se précipita vers sa bien-aimée. Le baiser passionné qu'ils échangèrent au mépris du protocole entra dans la légende, soulevant l'enthousiasme joyeux de toute la population d'Anvers. Des milliers d'applaudissements les saluèrent, célébrant le triomphe de l'Amour.

Par la grâce infinie de ses gestes, par son sourire timide et doux, Astrid fit rapidement la conquête de son futur peuple. Les journalistes s'empressèrent de la baptiser la Princesse des Neiges et ce surnom lui resta, évoquant à la perfection sa pureté liliale, sa réserve pudique et la clarté de son regard. Elle était belle, sage, tendre, " dotée de toutes les qualités ", comme l'avait déclaré d'un ton heureux son fiancé.

Léopold l'avait rencontrée au cours d'un bal, puis ils s'étaient revus à Stockholm, sous l'œil bienveillant de la princesse Ingeborg et du prince Charles, autour d'une tasse de thé. Ce fut le temps des premiers émois, des paroles banales cachant le trouble que tous deux éprouvaient. Un peu plus tard, toujours en Suède, à Fridhem, il y eut les promenades sur le lac, les longues marches sous les sapins centenaires de cette demeure familiale si

chère au cœur d'Astrid, où petite fille, elle avait vécu des heures d'un bonheur inoubliable. Il leur fallait apprendre à se connaître, il leur fallait réfléchir à la gravité d'un engagement officiel. Mais la jolie princesse ne tarda pas à prendre une décision... Elle était amoureuse de Léopold, le vaillant héros de l'Yser, l'enfant-soldat qui avait suivi son père Albert I dans la tourmente des combats, lors de la première guerre mondiale. Ses lectures d'adolescente lui avaient donné le goût des êtres courageux, des personnalités intègres. D'un élan spontané, elle avait choisi pour époux ce jeune homme d'une beauté d'archange et revêtit pour lui les somptueuses parures de noce des anciennes reines de Suède.

La Princesse des Neiges, d'Anvers à Bruxelles, avait provoqué sur son passage une marée de curiosité sympathique, proche du délire. On se pressait pour l'apercevoir, on guettait sa silhouette et dès qu'elle saluait d'un gracieux signe de la main qui n'appartenait qu'à elle, la foule s'animait en criant sa joie et son admiration, causant de terribles angoisses aux services de sécurité. Mais Astrid, en acceptant de lier son destin à celui de Léopold, avait accepté aussi les impératifs de sa fonction. Elle ne pouvait pas décevoir ceux qui l'acclamaient et déjà les aimait, parce qu'ils l'avaient accueillie et lui témoignaient une confiante affection qui la bouleversait...

Le mariage religieux, célébré entre les murs de la basilique Sainte-Gudule, fut un événement national et la Belgique entière se mit au diapason de la fête, hissant de province en province le pavillon de l'Amour. Le cardinal Van Roy, archevêque de Malines, fut chargé de l'office et cinq évêques l'assistaient, ainsi que tous les curés des paroisses de Bruxelles. Comme Léopold et Astrid avaient refusé la conversion diplomatique au catholicisme - la princesse étant de confession protestante -, la cérémonie se déroulerait selon les rites des mariages mixtes, ce qui laissait à la jeune femme le temps de réfléchir et de choisir en toute liberté, si elle le souhaitait, la religion de son époux.

Lorsque la mariée s'avança doucement au bras de son père, sous la nef de l'église où se dressait un dôme de velours rouge orné de banderoles d'hermine, chacun l'admira en silence. Derrière elle marchaient quatre petits pages aux mines sérieuses, qui tenaient sa longue traîne brodée et osaient à peine regarder autour d'eux, de peur de commettre une maladresse. Les grandes orgues jouaient et des voix d'enfants s'élevaient, si pures, si belles que tous se sentaient le cœur en paix : les rois, les princes de sang et leurs épouses, les chefs d'Etat étrangers ou les proches parents, tous contemplaient avec émotion ce couple agenouillé dans la lumière douce des cierges. L'archevêque les regardait aussi, et vêtu d'une chape vieille de trois cents ans, tissée d'or fin, l'homme de Dieu se réjouissait de bénir l'union de ces jeunes gens dont l'amour semblait sincère et profond. Il

déclara d'un air attendri : " *Désormais, vous accomplirez ensemble votre voyage terrestre, mettant en commun vos pensées et vos sentiments, vos joies et vos peines, tous vos intérêts et toutes vos espérances.* "

Bouleversé, Léopold avait écouté ces paroles qui venaient de résonner sous les voûtes de la basilique et il murmura *amen* d'une voix altérée par l'émotion. Astrid était très pâle. Ils étaient unis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et cette certitude la comblait d'une joie douloureuse... Serait-elle digne de son mari, mériterait-elle l'amour de tout un peuple et saurait-elle donner assez de sa personne, aider ceux qui auraient besoin de son aide ? Inquiète, elle se tourna un peu vers Léopold et en voyant son beau visage rayonnant de joie, ses craintes s'envolèrent. Astrid s'abandonna à un intense sentiment de bonheur et se mit à sourire, sourire enfin de toute son âme où chantait l'espérance.

Le bouquet de lys et d'orchidées blanches qu'elle tenait à la main dégageait un délicieux parfum, un peu sucré, et la jeune femme respira encore une fois ces précieuses fleurs, tandis que les premières notes de la Brabançonne s'élevaient dans l'église. Avant de quitter la nef, la jeune mariée admira ces dessins d'un autre âge et se sentit soudain plus forte, car depuis des années elle croyait au pouvoir de la foi : désormais confiante, la nouvelle duchesse de Brabant, Astrid de Belgique, se redressa et sortit de Sainte-Gudule au côté du prince Léopold.

De bruyantes acclamations saluèrent leur apparition mais elles prirent encore de l'ampleur quand Astrid tendit vers la foule son bouquet, un geste spontané qui provoqua l'enthousiasme de tous. Quant au prince héritier il agitait son képi en signe de joie, sous les applaudissements des officiers de sa promotion. En bas des marches, les élèves de l'École des grenadiers les attendaient : suivant un rituel inévitable, ils avaient formé de leurs épées une voûte d'acier sous laquelle devaient passer les mariés et leurs familles. Albert I, le Roi-Soldat, eut un petit sourire songeur en observant toutes ces lames dénudées au reflet argenté...

Sa fille, la princesse Marie-Josée, avait remarqué l'expression mélancolique de son père, qui depuis le début des festivités avait paru bien distrait. A quoi pouvait donc penser Albert I ? Peut-être se souvenait-il de son propre mariage, des serments échangés jadis et de cet amour passionné qui les isolait du reste du monde, Elisabeth et lui, les premiers temps de leur union et les années suivantes aussi... Ou bien s'inquiétait-il pour son fils aîné, se demandant quelles épreuves l'avenir lui réservait. Léopold, malgré ses grandes qualités et son courage, manquait de maturité ; le roi le savait. La terrible guerre qui avait tant meurtri son pays demeurait un amer souvenir dont les séquelles seraient longues à disparaître. Qui était en mesure d'assurer qu'un tel conflit ne se reproduirait pas ?

Contrairement à son époux, la reine Elisabeth offrait à tous un visage radieux, car elle s'estimait vraiment satisfaite : ses vœux les plus chers étaient exaucés ! Astrid avait fait en quelques jours la conquête de la population belge, son fils vivait une merveilleuse romance et ce magnifique mariage resterait dans toutes les mémoires... En somme, une complète réussite !

Le jeune couple partit le soir même pour un court voyage de noce, faisant une première étape au château de Ciergnon, dans les Ardennes belges, avant de rejoindre le midi de la France... Arles, Avignon, les Baux de Provence, ces noms garderaient une consonance presque magique dans les souvenirs d'Astrid. Qu'elle était belle cette région ! Bien sûr, la terre se montrait parfois aride et les hommes devaient souvent lutter contre les assauts du mistral... Mais ici la lumière avait une beauté particulière et les villages haut perchés semblaient la retenir, offrant au soleil hivernal des murs ocrés et des toitures roses.

Dès leur retour à Bruxelles, ils s'installèrent pour l'hiver dans le pavillon Bellevue, construit par Léopold II et qui l'on faisait partie intégrante du Palais Royal. Là, Léopold se consacra aussitôt à ses lourdes tâches de prince héritier, mais il travaillait le cœur léger, sachant qu'à la fin de la journée il se retrouverait seul avec sa bien-aimée Astrid. Quant à la princesse suédoise, elle ne restait pas inactive, ayant décidé d'apprendre le français et le néerlandais, les deux langues nationales de la Belgique, le plus vite possible. Cette mesure s'imposait, car elle voulait gagner la confiance des français et pouvoir s'exprimer également en flamand. Comme les leçons de Léopold ne suffisaient pas, une jeune femme fut chargée de lui enseigner le français.

Ces leçons n'empêchèrent pas Astrid de veiller elle-même à l'aménagement de leurs appartements et son premier soin fut de faire équiper en cuisine une petite pièce jouxtant leur chambre, et là elle s'amusait à préparer toutes sortes de plats délicieux, qui étaient bien sûr d'inspiration suédoise.

Au mois de février 1927, la princesse Ingeborg eut une bonne surprise en décrochant son téléphone, c'était Astrid qui l'appelait, mais sa voix était différente, vibrante d'une émotion intense :

- Maman, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre, j'attends un enfant. Je vais avoir un bébé, tu as entendu, un bébé bien à moi...

- Ma chérie, mais c'est merveilleux ! Vous devez être si contents, Léopold et toi. Je vais vite l'annoncer à toute la famille... Je viendrai passer le dernier mois de ta grossesse à Bruxelles !

- Oh Maman, je suis heureuse, tellement heureuse ! Nous allons nous installer au château de Stuyvenberg, c'est un endroit exquis, plus intime... Je le fais aménager, tout sera prêt au printemps.

A Stockholm, on parla beaucoup de cette future naissance. Astrid allait devenir une maman, comme le temps passait vite ! A Bruxelles, le roi Albert et son épouse se réjouissaient aussi à l'idée d'être grand-parents. Quant au prince Léopold, il était toujours follement amoureux de sa femme qui le comblait dans tous les domaines : elle lui offrait sa douceur et sa tendresse vigilante, veillait au bon équilibre de ses repas, se montrait une femme éprise et une maîtresse de maison parfaite. En fait, ce couple destiné au trône avait des ambitions bien modestes et l'avenir auquel ils étaient promis ne les effrayait pas, ils seraient deux à l'affronter et cette certitude les rendait plus forts. Leur bonheur était profond, il ne manquait plus qu'un personnage d'importance : ce bébé qui devait naître prochainement et que les deux familles attendaient avec une joyeuse impatience.

Le 11 octobre 1927, à 8 heures du matin, une petite fille venait au monde et les cloches de Sainte-Gudule se mirent à sonner joyeusement, annonçant à la population de Bruxelles la naissance de la petite princesse Joséphine-Charlotte, le premier enfant de la douce Astrid et du prince Léopold. Il était tôt, un peu de brume s'accrochait aux cheminées de la ville et dans beaucoup de foyers, on buvait le café, après avoir ranimé le feu qui couvait sous la fonte brillante des lourdes cuisinières soigneusement astiquées. Brusquement le canon avait tonné et bien des femmes avaient compté les coups résonnant au-dessus des toits...

- Cinquante et un, c'est une fille, une petite princesse !

Ce fut le signal d'une ruée curieuse et bruyante vers les grilles du Palais Royal. Certains étaient déçus, ils attendaient un garçon et non une fille, mais d'autres moins contrariants rétorquaient que ce serait pour une prochaine fois et continuaient à lancer des cris de félicitation vers les fenêtres du château. L'enfant fut ondoyée en fin de matinée par le chanoine Cocheteux et eut comme marraine la grande-duchesse de Luxembourg, qui accepta avec bonheur cette douce responsabilité. Dans l'après-midi eut lieu une autre cérémonie, l'acte officiel établissant l'état-civil de l'enfant. Des messieurs très importants se tenaient dans un salon proche de la chambre d'Astrid, des ministres, des personnages de la Cour et bien sûr le bourgmestre de Bruxelles. Une assemblée de qualité qui vit enfin arriver un ravissant berceau garni de dentelles et de rubans, poussé par une nurse souriante.

- Et voici notre bijou !

La princesse Ingeborg avait ainsi présenté sa petite-fille et Léopold, de toute évidence très ému, ne s'éloignait guère du bébé. Comme il était

heureux et fier de sa femme adorée ! Au point d'écouter d'une oreille distraite les discours et compliments qu'on lui adressait, ne songeant qu'à une seule chose : retourner auprès d'Astrid, tenir sa main et caresser sa joue, chuchoter ensemble en parlant de leur enfant, la contempler longuement... Mais ils n'étaient pas un couple ordinaire et lors d'un tel événement, les heures d'intimité se faisaient rares.

Astrid ne se lassait pas de regarder sa petite fille, qui dormait paisiblement, embrassant délicatement son nez minuscule et ses menottes tièdes. La jeune femme était comblée, elle qui aimait tant les poupées quand elle était fillette, elle possédait maintenant la plus belle de toutes, une vraie merveille à chérir, à protéger. Ce fut d'ailleurs en berçant tendrement son bébé qu'elle prononça une phrase devenue presque historique :

- Maintenant je me sens vraiment belge !

A Stockholm, Astrid avait été une des meilleures élèves de l'école de puériculture et pour sa fille, elle retrouvait les gestes adroits et doux qu'on lui avait enseigné là-bas. Joséphine-Charlotte ne pleurait pas souvent et devenait au fil des mois un adorable poupon aux cheveux blonds et aux joues rondes.

L'enfant recevait souvent la visite d'un fervent admirateur, en la personne de son grand-père, le roi Albert. De plus, une amitié sincère et profonde était née entre Astrid et son beau-père : ils se comprenaient parfaitement et de nombreuses affinités les rapprochaient. L'un n'avait pas été préparé à gouverner, ayant en fait accédé au trône par accident, suite à la mort de son cousin, le fils du roi Léopold II, puis à celle de son propre frère aîné, Baudouin. De même, Astrid, bien que nièce du roi Gustave de Suède, n'avait jamais envisagé de régner un jour sur tout un pays, et si elle se pliait de bonne grâce aux exigences de son rang elle ne pouvait s'empêcher de rêver quelquefois d'une vie plus tranquille, une vie de femme et de mère. Aussi promena-t-elle Joséphine-Charlotte dans son landau, comme toutes les jeunes mamans, sans se soucier des exigences du protocole.

Ces moments d'indépendance, volés à un emploi du temps chargé, apaisaient Astrid et l'aidaient à se montrer vaillante. En effet, le jeune couple se consacrait à de multiples activités et assumait de nombreuses charges officielles. Ils avaient déjà fait le tour des provinces belges, et dans les villes les plus importantes du pays la foule les avait acclamés et fêtés, selon une ancienne coutume, celle *des Joyeuses Entrées*, à laquelle les princes héritiers de Belgique se prêtaient volontiers.

Là encore Astrid avait souri à tous ces gens qui l'accueillaient si chaleureusement, embrassant les enfants qu'on lui tendait, saluant d'un signe de la main plein d'amitié, et partout elle soulevait l'enthousiasme de

la population, grâce à sa gentillesse d'un naturel désarmant. A Namur comme à Mons, au cœur de Bruges ou sur la grande place de Gand, on l'avait applaudie et aimée, parce que l'on devinait en la voyant la pureté et la bonté de son cœur. A Bruxelles il y avait aussi les galas, les cérémonies où Léopold et son épouse devaient paraître, sans montrer aucun signe de fatigue, présidant des réunions ou honorant de leur présence des inaugurations.

- Comme je suis fatiguée ! avouait parfois Astrid lorsqu'elle téléphonait à ses parents. Elle ne se plaignait pas mais s'étonnait de céder à une sorte de mélancolie qui l'inquiétait.

En fait, la princesse éprouvait les premières attaques d'une maladie bien connue, une nostalgie qui ne la quitterait plus et qui était simplement " le mal du pays "... En Suède, les lacs se couvraient d'argent pur, les sapins semblaient fêter Noël des mois durant et le soleil, lorsqu'il apparaissait, faisait scintiller la moindre brindille nappée de givre, illuminant de sa douce lumière les contrées silencieuses de la Scandinavie... Sa terre natale resterait à jamais pour elle une sorte de paradis, le théâtre enchanté de son enfance.

Mais la vie continuait et la popularité du couple princier ne se démentait pas. Citons à ce sujet monsieur Théo Aranson, qui écrivit dans son livre sur la famille des Cobourg :

" En public, elle lui facilitait la tâche, souriant où il paraissait grave, parlant où il était timide, charmante lorsqu'il était trop préoccupé.

Avec lui, si beau, et elle, si radieuse, ils formaient un couple éclatant ; leur popularité, dans le pays et à l'étranger était immense. Ensemble, ils captivaient l'imagination du monde. "